

Gett – Le Procès de Viviane Amsalem « Et te voici permise à tout homme... »

Élie Castiel

Numéro 295, mars 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2015). Compte rendu de [Gett – Le Procès de Viviane Amsalem : « Et te voici permise à tout homme... »]. *Séquences : la revue de cinéma*, (295), 20–20.

Gett – Le Procès de Viviane Amsalem

« Et te voici permise à tout homme... »

Elle est israélienne. Lui aussi. Elle demande le divorce depuis trois ans. Il refuse de lui accorder. Et en Israël, seuls les rabbins peuvent dissoudre un mariage, ce qui, de surcroît, doit recevoir l'approbation du mari. Ce système patriarcal et religieux, qui se perd dans la nuit des temps, devient ici la métaphore de la pérennité de l'identité juive, idéologie qu'un gouvernement de droite défend avec ferveur pour faire face à certains enjeux politiques d'aujourd'hui. Vu sous cet angle, tout en soulignant d'autres retentissements narratifs importants qu'il propose, **Gett – Le Procès de Viviane Amsalem** est l'un des films les plus passionnants de la nouvelle saison cinématographique, à peine entamée.

Élie Castiel

Oui, en effet, on pense au magnifique film iranien **Une séparation** d'Asghar Farhadi. Mais ici, les enjeux prennent une résonance encore plus métaphysique.

Nous sommes face au côté binaire de deux mondes qui s'opposent : celui de la modernité, propice aux règles démocratiques de la laïcité, et d'autre part un espace social révolu, mais qui continue d'exister grâce à la présence tenace d'individus qui y croient encore, aidés par les tenants intouchables de la foi. Il n'est pas surprenant que le duo Ronit et Shlomi Elkabetz soit issu de parents juifs sépharades, originaires du Maroc. Ici, la problématique est d'autant plus acerbée qu'il s'agit d'une population particulière, dominée par des réactions essentiellement passionnées et une certaine résistance face à l'évolution des mœurs et à la critique de la religion (du moins, en ce qui concerne les représentants des anciennes générations).

Après **Prendre femme** (*Ve'Lakhta Lehe Isha*, 2004) et **Les Sept Jours** (*Shiva*, 2008), la sœur et le frère réalisateurs bouclent leur trilogie avec l'un des plus beaux films israéliens de ces dernières années.

Car avant tout, **Gett** n'est pas uniquement un drame quelconque, le désespoir d'une femme dont le mari refuse le divorce ; c'est aussi la métaphore d'une société israélienne faussement démocratique qui, vue de l'intérieur, ne semble pas avoir réglé certains problèmes de société, notamment en ce qui a trait à la condition des femmes.

La tradition est ici filmée dans le non-dit, à travers certains gestes, des regards, des comportements, des réactions. Les réalisateurs, conscients de leurs origines, filment avec une ferveur étonnante ce dialogue à la fois imparfait et si fragile entre la caméra et la fiction qui se déploie.

Elle a le visage et le physique d'une grande tragédienne. On la verrait bien jouer du Euripide, du Sophocle ou du Eschyle. Viviane Amsalem n'est pas une femme comme les autres. C'est toutes les femmes. Ici, elle prend les traits de Ronit Elkabetz. Comme comédienne, de film en film, celle-ci a appris à parfaire sa présence, son physique, sa démarche, son idiosyncrasie. Elle est en pleine forme, théâtrale, cinématographique, silencieuse et dans le même temps entière, prenant son avenir en main comme s'il s'agissait d'une mission de foi. Tantôt, la chevelure lourde en noir ébène, altièrement portée, laisse place à un chignon qui adoucit ses moments de pure émotion, anesthésiant en quelque sorte la fiction, ne serait-ce que pour quelques instants.



Filmer l'émotion, le plus près possible

Simon Akbarian, le visage totalement passif, ne jurant que par la volonté divine, confirme avec soin et naturel la particularité de son personnage. Et tous ces témoins ! Chacun fait son numéro devant la caméra ; ils sont tous joliment épatants. Ronit et Shlomi leur donnent la possibilité d'extérioriser leurs pulsions intimes. Car après tout, **Gett** est aussi un film sur la direction d'acteurs, sur les raisons qui peuvent les pousser à rendre leurs personnages aussi crédibles que possible. C'est un film sur l'instinct, sur une méthode bien précise de se comporter devant la caméra.

Filmer l'émotion, le plus près possible. Se regarder en face, sans rien se cacher. Laisser à l'instinct et à l'instant le soin de guider notre comportement. Cela rend certaines situations drôles malgré la gravité du propos. Et le dernier plan, d'une sagesse religieuse à la limite de l'extase, nous rappelle à quel point nous sommes, comme par magie, près de la Jeanne d'Arc de Dreyer, de Fleming ou encore de Rossellini.

Elisha devra prononcer la phrase : « Et te voici permise à tout homme... ». Le fera-t-il ? C'est là l'un des moments les plus intenses du film, superbement mené par la musique de Dikla et Shaul Beser, évocatrice de celle de Georges Delerue dans **Le Mépris**. Drame intime, tragédie israélienne, fable politique, discours au féminin, sans doute, mais surtout et avant tout, **Gett** est un film porté par une extraordinaire envie de cinéma. ► **Cote:★★★★**

■ **GETT: HA MISHPAT SHEL VIVIAN AMSALEM / GETT: THE TRIAL OF VIVIAN AMSALEM** | **Origine:** Israël / France / Allemagne – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 55 – **Réal.:** Ronit Elkabetz, Shlomi Elkabetz – **Scén.:** Ronit Elkabetz, Shlomi Elkabetz – **Images:** Jeanne Lapoirie – **Mont.:** Joëlle Alexis – **Mus.:** Dikla, Shaul Beser – **Son:** Tully Chen – **Dir. art.:** Ehud Guterman – **Cost.:** Li Alembik – **Int.:** Ronit Elkabetz (Viviane), Simon Akbarian (Elisha), Menashe Noy (Carmel), Sasson Gabai (Shimon), Eli Gornstein (juge principal), Gabi Amrani (Haim), Rami Danon (premier juge-adjoint), Roberto Pollack (second juge-adjoint) – **Prod.:** Sandrine Brauer, Denis Carot, Shlomi Elkabetz, Marie Masmonteil – **Dist. / Contact:** EyeSteelFilm.